

# **Souvenirs et anecdotes**

## **sous l'occupation Allemande 1940-1944**

### **vécus et relatés par Louis Raynel**

### **né le 18 avril 1920 à Tourlaville**

#### Préambule

J'ai décidé d'apporter à l'auteur, André Picquenot, en témoignage de profond respect pour ce qu'il a fait tant sur le plan social que sportif, mon aide en rapportant le plus fidèlement possible, des anecdotes souvenirs sur la période d'occupation par l'armée allemande de la région cherbourgeoise. Ces faits que j'atteste sur l'honneur, ont été vécus par moi-même et je souhaite par ce témoignage les faire sortir de l'ombre en rappelant aux jeunes ce que fut pour leurs aînés cette difficile période.

1940. La défaite, l'invasion allemande, Tourlaville, banlieue Est de Cherbourg, allait connaître pendant plus de quatre ans, les privations, les brimades de toutes sortes, aussi dès le début de cette occupation une résistance s'organisa et dans les premiers mois une distribution de tracts anti-allemands était faite, pour ma part j'ai souvenir de celui que me remettait pour le distribuer, mon copain d'enfance Valentin Houyvet qui lui, devait se les procurer par une autre filière dont le départ devait être une banque cherbourgeoise, bien que n'en possédant plus un seul exemplaire, ce que je regrette, je me rappelle très bien de la dernière strophe se terminant ainsi : « Pour que l'on ne voit plus, oh que cela est moche, un Français par force sourire à un boche. » J'aimerais que si des personnes en possède encore un original en prendre au moins une photocopie.

J'habitais Pont-Marais, un quartier de Tourlaville, qui ne comptait alors qu'une seule maison, celle de ma mère, qui veuve de guerre exerçait le métier de marchande de légumes, culture maraîchère et celle des fleurs sur les terrains entourant son immeuble. De cet immeuble nous allions bientôt être chassés par l'ennemi. Sur réquisition du Maire de Tourlaville, Jules Lemoigne, qui soit dit en passant était un parfait Français, résistant mais qui avant d'être destitué de ses fonctions sur ordre de l'ennemi, devait prendre, certainement à contre-cœur, des décisions inspirées par l'occupant. Le maire de Tourlaville nous relogea au village voisin de Bourbourg et c'est là que nous allions vivre avec les habitants de ce quartier la nuit tragique où un avion anglais, un Bristol-Bleinheim, touché par la DCA allemande, après avoir largué ses bombes sur une maison des Flamands, tuant une jeune fille, Melle Lecouey, s'écrasait en feu sur l'immeuble contigu au nôtre, faisant six victimes civiles, les familles Burnel Eugène et Auvray, plus les quatre aviateurs anglais qui tous civils comme aviateurs périrent carbonisés, une nuit d'horreur pour ceux qui l'ont vécue, surtout qu'un enfant le jeune Auvray dut voir venir la mort car il fut découvert carbonisé tout près d'une fenêtre située à l'arrière de l'immeuble par où il cherchait à fuir mais qui, malheureusement, était obstruée par des barreaux de fer scellés dans la maçonnerie. Tout à côté de cette fenêtre, mais à l'extérieur, il y avait attaché un chien de chasse courant, appartenant à Mr Auvray. Une des victimes, cette bête dont la chaîne était fixée par un gros crampon planté dans un pieu en bois ne put se libérer que lorsque le feu ayant calciné le bois, le crampon céda, l'animal s'en tira avec une brûlure à la queue. Dès le lendemain, les occupants (surtout les services de propagande) furent sur les lieux, filmant les restes des victimes, qui déposés sur des draps qui avaient été donnés par une voisine Marie Lemarotel qui tenait le Café-Epicerie, tout près de l'incendie, il y avait beaucoup de curieux et aussi un service d'ordre français avec des gendarmes de la brigade de Tourlaville, et c'est là que je fus interpellé par un copain, en ces termes : « Eh Louise (diminutif de mon prénom) as-tu une pouque (grand sac de jute) ? » répondant affirmativement à ce copain, parfait résistant Joseph Pouquerel, je ne savais pas à ce moment que ce sac était destiné à camoufler et transporter la mitrailleuse de l'avion abattu qui avait été éjectée dans un jardin voisin et c'est au nez et à la barbe des ennemis que Joseph transporta sur son épaule cet armement, bien sûr je n'ai fait que de l'accompagner, je me devais de faire connaître l'acte hardi de Joseph, si nous avions été découverts il est probable que nous aurions été fusillés et cela sans jugement. Joseph, qui soit dit en passant, possédait à Bagatelle, rue dénommée alors rue Thiers, aujourd'hui rue Général Leclerc, au domicile de ses parents, une collection d'armes, continua la lutte et prit une part active à l'arrivée des Américains. J'allais moi-même connaître bien des avatars avec l'occupant, car continuant la culture du terrain situé tout autour de l'immeuble réquisitionné j'avais avec l'occupant Allemand des fréquentes prises de bec. Les Allemands qui avaient des pièces d'artillerie à longue portée, sur voie ferrée, dans l'ancien camp Anglais, aujourd'hui les Postes de Tourlaville et la salle de l'Europe se trouvent à cet emplacement, quittaient la maison de ma mère chaque soir vers 17h30/18h00 pour retourner à leur cantonnement de la Moignerie, aujourd'hui rue Jean Goubert. Ils partaient prenant bien soin de fermer les portes et pourtant un jour, le Fedwelbel (adjudant) ayant placé ses jumelles avec leur étui sur une barrique à cidre vide qui se trouvait dans un appentis, la porte de cet appentis était comme les autres bien fermée, mais dans le mur il y avait un trou dit de bulin avec trois tiges de fer rond. Comme le trou était face à la barrique il suffisait de passer un manche d'outil

dans la courroie de l'étui et s'en était fait des jumelles. C'est ce que fit un ouvrier agricole Gustave C qui travaillait dans un champ voisin pour le compte de son patron, qui avait été au cœur de l'après-midi voir les Allemands pour leur demander de la graisse, son engin agricole appelé « Canadien » (sorte de herse traînée par un cheval), criant l'huile. Gustave était dur d'oreille mais c'était un « fouinard », il avait repéré les jumelles et quand les allemands partirent, il retourna tout aussitôt voir si les jumelles étaient à la place repérée l'après-midi et comme c'était le cas, il opéra, à mon insu, de la façon décrite plus haut. De tout cela, moi qui me trouvais dans le jardin, de ma mère, je n'avais rien vu et c'est seulement le fait accompli que je fus mis au courant par Gustave, bien-sûr le vol étant perpétré dans l'immeuble réquisitionné, je m'attendais à subir, car l'occupant s'apercevant du vol ne manquera pas de me soupçonner du fait surtout de nos mauvais rapports. Une alerte se produisit quelques jours après le vol, un des Allemands m'ayant appelé alors que je défouissais des pommes de terre, mais ce n'était qu'une fausse alerte, car par une fenêtre entrouverte il voulait me montrer qu'ils avaient installé une grande cuisinière blanche et ce dans la cuisine de ma mère, le premier émoi passé, je m'étais attendu à pire, je lui dis en patois, que les Allemands ne comprenaient pas : « Quand tu foutras le camp tu n'auras qu'à la laisser » en français cela voulait dire « Quand tu partiras tu pourras la laisser » l'Allemand me répondit : « Ya, ya fauchten » et pourtant, je suis sûr qu'il n'avait rien compris. Je retournais à mon travail, qui ne reprit pourtant que plus d'un quart d'heure après, tellement une réaction nerveuse me faisait trembler, et puis passèrent encore quelques jours et cette fois c'était sérieux, alors que j'étais en train de ramasser des aiguillettes (espèce d'haricots très fins) dont nous étions des spécialistes, et ce en compagnie de ma mère avec laquelle je bavardais tout en travaillant, nous vîmes arriver et nous encercler quatre soldats en armes, le Fedwelbel et un soldat non armé servant d'interprète pour ma mère, au courant de rien, ce fut la surprise mais pour moi j'avais compris. L'interprète me dit : « On a dérobé les jumelles de notre chef, il est possible que nous vous arrêtons » ce qui fut fait dans la minute qui suivit et je fus emmené dans la cour (entourée de murs). Ma mère suivait mais n'était pas inquiétée, j'allais subir un interrogatoire serré, toujours encadré par les soldats en armes, tandis qu'un soldat m'accusait par le truchement de l'interprète, d'avoir été la veille, c'est-à-dire le dimanche à la plage de Collignon et soutenait m'avoir vu avec les jumelles. Le Fedwelbel furieux lui disait que nous avions le double de clefs et que nous avions pénétré ainsi dans l'immeuble pour lui dérober son bien, à cela je répondis avec force, malgré les supplications de ma mère impressionnée par les soldats en armes, elle pensait sans aucun doute que j'allais être fusillé, demandait de dire ce que je savais, je répondis donc avec force que nous acceptions qu'ils viennent perquisitionner dans notre maison de refuge et qu'ils verraient que nous ne possédions pas de clefs, que le soldat qui m'accusait devait avoir lui-même dérobé les jumelles pour soit se payer une poule (femme légère) ou offrir ces jumelles à l'une de ses poules. Je reconnus que j'étais bien allé à la plage de Collignon mais que je n'avais qu'un harmonica, ce que confirmèrent par la suite les deux frères Burnel qui m'accompagnaient à cette plage. J'avais menti sur les deux tableaux, le premier en niant posséder le double de clefs, ma mère en effet les ayant conservées, et sur le deuxième en accusant l'Allemand puisque je savais, moi, que c'était Gustave C qui les avait. Après une heure environ les allemands me dirent que j'allais être libéré mais qu'il faudrait me rendre à l'Ortskommandantur situé place Victor Hugo, face à l'église Notre-Dame de Tourlaville dans un local qui était auparavant un café-épicerie tenu par Melle Charlot. Je compris alors qu'on me tendait un piège et que si je ne m'y rendais pas je serais recherché et qu'ensuite je serais accusé pour délit de fuite. Je m'y rendis à pied et accompagné de ma mère qui tout au long du trajet me questionna sur cette affaire, mais n'obtint rien de moi. Nous arrivâmes au bureau allemand où nous fîmes part à l'interprète de la raison de notre visite. C'était un marin en uniforme de la marine française, était-il prisonnier ou, comme je l'ai toujours cru un Alsacien-Lorrain ? ... Il prit note et me demanda de signer ma déposition et ajouta : « Je vois que vous n'êtes pas coupable, si on vous embête revenez me voir. Toutefois, rendez compte aux autorités françaises en l'occurrence la gendarmerie locale. » Cette gendarmerie était située sur notre route, il y avait quelques marches à gravir pour entrer dans le bureau de l'adjudant Caillet alors commandant la brigade et là, se trouvait Jules Lemoigne, alors maire de Tourlaville. Il était assis sur un coin du bureau et me dit : « Qu'est-ce que tu as encore fait ? » à ma réponse rien, il ajouta : « Je sais bien que c'est des cons, envoie les chier ! » Mais l'adjudant voulait en savoir plus et me dit : « Ce n'est peut-être pas vous mais c'est peut-être vos copains ? » Et bien l'adjudant restera sur sa faim, il n'aura rien de plus, je ne parlerai pas et Gustave C pourra mourir quelques années plus tard dans son lit. Gustave a de la famille sur Tourlaville, peut-être ont-ils hérité des jumelles sans savoir qu'il possède un objet qui aurait pu faire fusiller et l'auteur du vol et un innocent, à quoi tient le destin. N'ayant pu me faire avouer, les allemands se livrèrent aux représailles, volant les pommes de terre dans le jardin, saccageant l'intérieur de l'immeuble, allant jusqu'à casser environ cent bouteilles vides appelées « champenoises » à coup de cailloux ou par balles de revolver. Ils se livraient à leurs jeux quand nous étions au jardin. Pendant que le tireur s'exécutait, un autre regardait si les morceaux de verre nous atteignaient. Nous étions obligés de laisser le champ libre, puis l'unité quitta les lieux, mais lors de la relève le mot était fait, des chevaux furent mis dans les pièces, les soldats scièrent le solivage... à propos du bris des bouteilles je dois ajouter que toutes furent cassées sauf une étiquetée « Eau de Lourdes », était-ce le fait d'un croyant ?

A cause de la présence des chevaux qui produisaient du fumier, il y eut un incident. Les Allemands l'empilaient dans la cour, un jour trois Tourlavillais que je connaissais chargeaient le fumier dans un camion à bras ; surpris

je leur demande ce qu'ils faisaient, l'un d'eux rétorqua qu'ils avaient acheté le fumier aux Allemands. Je m'offris de les rembourser ce que comprit l'un des Français, mais les deux autres, le père et le fils, furent plus durs surtout le père qui prétextait n'avoir pas à me connaître, les Allemands étant dans la maison, et si l'incident se termina à l'amiable je n'ai pas pu oublier ce mauvais comportement de certains Français vis à vis des gens qui subissaient de graves préjudices du fait de l'ennemi.

Une autre anecdote, un jour je reçus un avis allemand à mon nom, mais à une adresse un peu erronée, village des Flamands au lieu de Bourbourg, mais ces villages étaient si près l'un de l'autre... Si je comprenais un peu l'Allemand, je ne savais pas le lire ; je me rendis d'abord près de Arthur Ferraro chauffeur de taxi portugais qui parlait quelques langues. Il ne m'apprit rien de bien positif, aussi je vis ensuite au syndicat agricole Mr Alphonse Burnel prisonnier de guerre 14/18 qui possédait assez bien la langue Allemande. Pour lui ce n'était pas bien grave et je pouvais me rendre à la convocation sans grands risques. Je me rendis à la Kriegsmarine (Préfecture maritime rue Emmanuel Liais à Cherbourg) et présentant ma convocation à deux taureaux primés (gendarmes allemands, appelés ainsi en raison de la plaque portée au cou semblable à celles offertes aux lauréats des concours agricoles) qui gardaient l'entrée. On me fit entrer dans un local sous un escalier, il y avait là un couple marqué de l'étoile juive et une autre personne de petite taille vêtue d'une vareuse de marin pêcheur en drap bleu marine. Pendant un quart d'heure ce fut le silence complet. Le couple était triste, le petit homme guère plus gai, mais s'enhardissant me cogna le bras et très bas : « Qu'avez-vous fait ? » je répondis « Je ne sais pas, et vous ? » il dit « Moi, ils m'ont trouvé ce matin dans les dunes de Vauville en train d'attraper des lapins de garennes avec des collets, je n'ai pas bouffé depuis ce matin » (il était 14h30). Interpellé en premier, le couple juif sortit, puis ce fut le tour du petit braconnier et enfin vint le mien. Un planton me demanda de le suivre dans un grand salon, et là, parmi un nombreux personnel et dans le vacarme des machines à écrire, un officier Allemand me pria de m'asseoir puis il commença : « Vous habitez à Saint-Joseph ? » Je dis « Non ! » Il se leva et sur une carte de la Manche me montra St Joseph près de Valognes. Je lui répondis que je connaissais Saint-Joseph mais que je n'y habitais pas ; il continua toujours en français : « Vous avez endommagé un de nos véhicules avec votre camion à gazogène ? » à ma réponse : « Je ne possède qu'un camion à bras », il crut alors que je me moquais de lui et prit sur la table une cravache de cuir et en frappa sa botte en cuir, comme le faisaient les officiers Allemands quand ils étaient en colère. Parfois ils en frappaient aussi les Français. Voyant que je ne comprenais rien à ce qu'il m'indiquait, il n'insista plus et je gagnais la sortie. Ce n'est que de nombreuses années plus tard (la guerre finie) que j'appris qu'un charron de Saint-Joseph au lieu dit « les Flamands » portait le même nom Raynel d'où cet imbroglio par homonymie. Si ce Monsieur Raynel est encore de ce monde, peut-être pourrait-il nous dire s'il avait réellement endommagé un véhicule Allemand.

Chaque 14 juillet, jour de notre fête nationale, les prétextes les plus ingénieux étaient pour les bons français de faire voir nos sentiments. Si les jeunes filles se groupaient par trois en se tenant par le bras, une vêtue de bleu, l'autre de blanc et l'autre de rouge, j'avais pour ma part imaginé, étant donné mon métier, de faire le drapeau en utilisant les pois de senteur. Je contactais le représentant de la maison Vilmor-Andrieux de Paris qui chaque année nous rendait visite pour prendre les commandes de semences. Il me fournit donc les graines de blanc, de rouge et pour rapprocher le plus du bleu ce fut des violettes. Chaque 14 juillet je plaçais un panier avec une centaine de petits bouquets bleu, blanc, rouge et je me rendais rue de la Duché, chez Mme Fontaine qui tenait un petit magasin et les vendait. J'exerçais mon métier, l'ennemi ne pouvait m'inquiéter. Une de ces années là, j'eus même la surprise d'être interpellé par trois souris (infirmières Allemandes vêtues de robes grises), face à l'Hôpital Pasteur, elle voulaient m'acheter chacune un bouquet et je n'avais d'autre choix que de consentir à cette vente. Savaient-elles, ces Allemandes que je pratiquais ainsi pour narguer leur régime et que le 14 juillet était un symbole ?

Autre détail, mon vélo n'avait plus de pneus, les roues étaient recouvertes d'un tuyau d'arrosage. Mais la chaîne était neuve, je l'avais rapportée d'Amiens, échangée contre un camembert, car le 18 juin 1942 date mémorable, deux ans jours pour jours après l'appel du général de Gaulle, j'étais désigné comme otage pour accompagner un train de permissionnaires allemands. Le responsable désigné de notre groupe était Antoine Vaur, commerçant qui fut adjoint au maire de Tourlaville. Nous savions que pour un Allemand de tué un otage français serait fusillé. A la gare de Cherbourg, l'adjudant Echelard de la brigade de Cherbourg, vérifiait que tous les otages montaient bien dans le train. Tout se passa bien sauf pour moi puisque m'étant mis aux fenêtres au départ de Cherbourg, je fus rappelé à l'ordre par deux taureaux primés dès Martinvast. Arrivés à Amiens nous étions conduits par un gardien de la paix dans un monastère où nous avions quartier libre jusqu'au train retour. Hélas, à part la cathédrale, que des ruines. Amiens avait payé un lourd tribut à la guerre. Je possède toujours l'avis de mairie de Tourlaville signé du maire Jules Lemoigne. En fait j'ai appris par un résistant Tourlavillais, Mr Laouenan, que la désignation était faite par le commissaire de police à la machine à écrire, Jules Lemoigne refusant de les signer.

Des anecdotes j'en aurais des dizaines à raconter. Toutefois je me dois d'en faire connaître une qui m'arriva à deux reprises, quand faisant l'objet de réquisition individuelle au nom de l'Etat français pour garder les voies ferrées la nuit et me trouvant avec Pierre Gosselin père, primeuriste, nous devions prendre notre garde en gare de Couville, c'est alors que Pierre Gosselin (encore un qui n'aimait pas les boches !) me dit : « On ne va pas aller

faire les cons, venez on va aller se coucher dans les wagons sur la voie de garage. » Sitôt dit, sitôt fait, nous passions la nuit confortablement allongés sur des banquettes recouvertes de velours rouge des wagons allemands. Nous nous sommes réveillés juste pour nous montrer au poste de contrôle sur la route de Bricquebec à un jeune Français. Quand je pense à ce qui aurait pu nous arriver si, pendant notre sommeil une locomotive avait été attelée aux wagons, nous pouvions nous retrouver en Allemagne. Cela, nous pûmes en profiter à deux reprises, car parmi les équipes qui suivirent, certains nous imitèrent mais en plus découpèrent les lanières de cuir servant à tirer les stores pour en faire des lacets de souliers et allèrent même jusqu'à démonter les glaces qui se trouvaient vissées dans les wagons. Aussi les Allemands s'en apercevant ce fut fini, il fallait aller sur le terrain. J'ai souhaité terminer le récit par ce que je considère comme le geste le plus beau que j'ai vu pendant les années noires. Il y avait sur le quai de l'Entrepôt à Cherbourg, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le commissariat de police et la gendarmerie, un camp de femmes Russes déportées employées à des travaux pénibles de débardage de bois, des troncs d'arbres. Le camp était grillagé avec barbelés en haut de la clôture. Il était de plus surveillé par des soldats Allemands armés, effectuant des rondes à l'extérieur du camp. Un jour, je rentrais du marché en compagnie de ma mère, poussant le camion à bras qui nous servait à transporter les légumes ; à l'un des bras un sac de toile noire était pendu, il contenait entre autres nos rations de pain bien maigres à l'époque. Ma mère ayant aperçu une déportée Russe qui était près du grillage semblant mendier quelque chose tant la détresse se voyait dans son regard triste, l'Allemand assurant la ronde nous précédant, ma mère me dit : « je lui donne l'appoint » (un morceau de pain que le boulanger joignait pour égaliser notre dû en grammes) j'approuvais et alors que ma mère remettait le bout de pain à la femme Russe, le gardien Allemand se retournait en criant : « Nicht gut Française ! » et bouscula ma mère. La déportée Russe partit en courant vers l'intérieur du camp avec sa croûte mais que nous lui avions fait plaisir, elle avait su par un sourire, illuminant son maigre visage, dire combien elle avait apprécié le geste de ma mère. Ce geste plus de quarante ans plus tard me paraît encore plus sublime car à une époque où nous étions privés par ce manque de pain, il fallait le faire, heureusement que nous produisions des pommes de terre, des topinambours et autres rutabagas.

Louis Raynel.